

TD 08 : LES PETITS

Objectifs:

1. Montrer le conflit de classe en France entre la classe ouvrière et le patronat
2. Indiquer l'Autre en tant que main d'œuvre à bas prix

Activité :

Lisez attentivement ce texte puis répondez aux questions suivantes :

1. Relevez les personnages en présence et leurs fonctions respectives dans le récit
2. Montrez dans le premier paragraphe que les employés de Supelec sont des êtres déshumanisés ? Relevez du texte tous les qualificatifs qui les désignent.
3. Pourquoi Supelec voulait recruter des employés étrangers ?
4. Pourquoi l'auteur compare –t-il les habitants de la ville à des fourmis ?
5. Pourquoi, d'après l'auteur, les étrangers habitaient-ils des immeubles dégradés de banlieue ?
6. A quel registre de langue le texte a-t-il été écrit ? Relevez les mots et les passages qui le montrent. Quel est l'effet recherché par l'auteure ?

Texte : Les petits

Bruno, employé chez Supelec, une entreprise d'électricité sortit d'une assemblée qui avait réuni le syndicat et les dirigeants de l'entreprise.

Sur le chemin de Vitry, Bruno pensait qu'on les prenait vraiment pour des cons, cela voulait dire quoi, les « nouveaux objectifs » ? Ils bossaient déjà comme des malades, pour un salaire de gueux, ils n'avaient pas d'existence propre, on pouvait les changer comme des pions, il l'avait bien vu avec Sylvie qui était censée revenir un jour et que l'on avait tout de suite remplacée, d'ailleurs personne n'en parlait, de Sylvie, à l'atelier et cet enfoiré de Levens, parce que oui, finalement c'était un enfoiré, semblait super gêné quand Bruno demandait des nouvelles ; c'était clair, fallait pas qu'elle revienne celle-là, on avait déjà trouvé mieux, plus fort et puis les malades ça coûte cher à l'entreprise, faites gaffe à vous, bon sang, on va pas payer pour toutes vos conneries non plus : voilà ce que devinait Bruno à chaque fois qu'il passait la visite médicale annuelle, que l'on scrutait ses mains, son dos, comme on vérifie les sabots d'un cheval ; bien sûr on ne disait pas les choses d'un bloc, on y mettait les formes comme le mec de l'estrade avec sa grande tirade sur la technologie, l'offre et la demande ; mais le problème n'était pas là, on ne voulait pas les protéger, eux, les petits, non, on voulait gagner encore plus de blé, c'était ça l'enjeu ; et tous les petits blaireaux commençaient à coûter cher.

Après tout en Pologne, en Roumanie, en Chine et encore bien plus loin, les gens n'étaient pas si exigeants, ils bossaient sans rien revendiquer, et surtout ils ne valaient rien, dans tous les sens du terme, c'était ça le truc, ils coûtaient que dalle, ne s'en plaignaient pas, le travail devenait si rare, et en plus ils faisaient faire des économies, pourquoi donc s'en priver, pourquoi s'embarrasser avec une main-d'œuvre surtaxée alors que l'herbe était bien plus verte, bien plus juteuse en dehors de la France, une manne en somme.

Le RER s'engouffrait dans un long tuyau de rails, de pierre et de ciment, tout aurait pu s'écrouler et personne ou presque n'aurait pleuré Bruno Kerjen sinon sa mère et Gilles, son amie, entre deux cuites ; il était assis sur son siège, bien à sa place, comme d'habitude, liant son box au wagon qui l'emmenait et le ramenait tous les jours à un point A puis à un point B, sans savoir lequel des deux il préférait, le regard vague n'embrassant ni les hommes ni les femmes qui l'entouraient ; il était comme fondu à l'espace, mi-chair mi-sang, mi-vidé mi-vent. Qui était-il ce soir ? Comment se qualifier ? Existait-il en dehors de Supelec ? Et s'il venait à perdre son travail, que deviendrait-il ?

Il n'était rien ou alors non il était tout, parce que comme les autres, les petites fourmis qui rentraient vers leurs petites maisons de fourmis construites en hauteur pour en loger le plus possible toujours au moindre coût : il avait vu à la télévision que les parois de certains immeubles de banlieue avaient été conçues en usine pendant les années soixante-dix, les murs prédécoupés qui laissaient passer tous les bruits, mais ce n'était pas grave car le bruit c'était la vie et il ne fallait pas trop en demander non plus avec des loyers aussi bas, il y avait forcément une entourloupe derrière ; les plus riches ou plutôt les moins pauvres, les moins dans la dèche avaient fini par quitter les lieux pour des pavillons en vraies briques qu'une vie entière allait rembourser jusqu'au dernier centime, laissant la place aux étrangers, ceux qui n'avaient rien, à qui l'on ne proposait rien et qui devaient s'estimer heureux parce que c'était quand même mieux ici que dans leurs pays de misère, non ?

Source : Nina BOURAOUI, *Standard*, Ed. Flammarion